

UN MONDE FOU DANS UNE AMBIANCE JOYEUSE

A l'occasion de la parution du douzième roman de Jean-François SAMLONG, *Hallali pour un chasseur*, sélectionné pour la rentrée littéraire Gallimard, la Ville de Saint-Denis et La Réunion des Livres ont convié le public au débat, suivi d'une séance de dédicace, au théâtre du Grand Marché, le samedi 5 septembre 2015. L'événement a eu lieu en partenariat avec la DAC-oI, la librairie Gérard, le Centre Dramatique Océan Indien, l'Académie de l'île de La Réunion, l'Udir. La salle le « Sat maron » était comble. Les comédiens et diseurs de textes (Annie Darencourt, Christophe Langrôme, Dominique Carrère, Patrice Treuthardt) ont marqué de leur présence cette animation littéraire exceptionnelle, ainsi que les musiciens invités à participer à la fête (Amélie Burtaire, Jim Fortuné, Tiloun, Gaëlle Velleyen du groupe Kréolokoz). L'animation a été orchestrée par Annie Darencourt, le reportage photographique a été réalisé par Sandra Emma et la transcription des enregistrements a été assurée par Laetitia Samlong.

Marie-Jo Lo-Thong, qui a animé le débat, a remercié le public d'être présent pour le livre, pour la littérature, « et surtout pour Jean-François Samlong qui nous représente sur le plan national. » Fait exceptionnel : son roman, *Hallali pour un chasseur* paraît dans l'île en même temps qu'en métropole, grâce à la librairie Gérard et au réseau de lecture de La Réunion qui joue le jeu, c'est bien la preuve qu'il existe une littérature réunionnaise de qualité et qu'il faut poursuivre avec enthousiasme le combat pour une littérature de haut niveau. Elle a souligné le parcours et la persévérance de l'auteur qui travaille assidûment pour réussir à être présent sur le plan national et son livre est promis à un grand avenir.

Jean-François Samlong a pris la parole pour présenter brièvement le photographe François-Louis Athénas ; il travaille avec lui sur son nouvel album : *Vues intérieures*. Marie-Claude Fontaine : professeur de français, lectrice assidue des ouvrages de l'auteur et critique à ses heures perdues. Le livre doit trouver son public et il faut en assurer la promotion. Présentation également des diseurs de textes et des chanteurs.

Philippe Vallée a présenté La Réunion Des Livres, partenaire de l'opération, une association interprofessionnelle des métiers du livre qui réunit auteurs, éditeurs, libraires, médiathécaires. L'association compte une centaine d'adhérents. Elle participe notamment au grand prix du roman métis et à l'opération "un livre, un transat" qui a pour objectif d'amener les livres dans des endroits où ils sont peu représentés et pour des publics peu portés sur la lecture. Opération qui sera renouvelée pour la promotion de la littérature réunionnaise.

Marie-Jo Lo-Thong propose une réflexion de Jean-François Samlong sur ce qu'est le livre : « Il est vain de croire qu'un livre parle de lui-même, c'est le regard de l'autre même furtif et incertain qui donne vie au livre, aux signes, à l'écrivain. Il y a un compromis, une saine curiosité à trouver entre le regard et le signe et l'essentiel n'est ni ce qu'on dit des livres, ni ce que disent les livres, mais bien ce que les livres ne disent pas et qui restent à découvrir ; le livre est toujours à suivre. » Puis elle ajoute que le roman, *Hallali pour un chasseur*, c'est la mise à mort, un moment crucial, dramatique ; et l'auteur étant toujours dans la dualité, d'où l'interrogation après la lecture du roman, car l'hallali n'est pas pour la bête.

Marie-Claude Fontaine s'interroge également : pourquoi lit-on un roman ? C'est la question posée à la jeune femme Malika dans le roman. C'est pour atteindre une vérité, certes, mais pas celle qui est dans le livre, plutôt une vérité qui est en elle-même, qui dort en elle-même.

Le roman de Jean-François Samlong est dense et complexe et le sens est à chercher au-delà des apparences. Mais avant de parler des apparences, parlons de l'intrigue et des deux personnages d'importance : Babel Mussard et Kalla. Le choix des personnages n'est pas innocent : Babel Mussard est l'un des descendants de François Mussard, un des chasseurs d'esclaves les plus célèbres de La Réunion. Kalla : création de la nuit de l'esclavage à la Réunion – une création populaire. Ce qui nous donne un roman d'aventure, une chasse palpitante qui rappellerait presque un thriller. Un roman fantastique qui pénètre dans des territoires périlleux aux contours indéfinis, même si l'action se situe à la croisée des trois cirques de La Réunion. Paysage difficilement repérable. Climatologie qui relève du fantastique. Personnages qui, victimes d'hallucinations, de cauchemars, de rêves, évoluent entre le réel et la fiction.

Le livre joue constamment sur la distance entre fiction et réalité, et sur la métamorphose des personnages : métamorphose de Kalla, créature protéiforme d'après la création de l'auteur ; métamorphose de Babel Mussard qui libérera la bête en lui, car pourquoi chasse-t-on ? Pour exprimer le reste de barbarie qui est en nous, pour assouvir un désir de vengeance, et c'est le cas de Babel qui chasse pour régler ses comptes avec son enfance, son histoire d'enfant souffre-douleur de son père. Métamorphose de Malika, sa bien-aimée, qui l'accompagne dans l'expédition et prendra ses distances avec un Babel de plus en plus halluciné, quittant le réel jusqu'à délirer totalement. Scènes terribles et effrayantes, Babel étant en position de tirer lui-même sur ses propres camarades qu'il croit transformés en animaux (en phacochère ou en chien), lui-même étant sous l'emprise d'une potion magique qui lui permet de s'affranchir du réel. C'est donc un livre halluciné qui relève du fantastique, mais partiellement seulement par le biais des décors, des métamorphoses, du climat, et parce que ce mot « fantastique » est employé dans le livre lui-même. Cependant, Kalla n'est pas un personnage fantastique : elle fait partie de notre univers et de notre culture.

Chasse tragique. Babel va tuer ses compagnons et finir par l'hallali au terme d'une marche sacrificielle et d'hallucinations acoustiques. Pris dans les serres de Kalla, le chasseur est défait. C'est la raison pour laquelle, au début du roman, on retrouve un Babel architecte devenu marginal, défait, avec sa raison humiliée. Il a connu un procès en justice. En effet, il a dû rendre compte de ses actes de chasse qui ont causé la mort de ses camarades. Il a été interné en hôpital psychiatrique et s'est retrouvé errant sur une plage de Saint-Gilles.

Jean-François Samlong précise qu'il a invité François-Louis Athénas, photographe talentueux, à prendre part au débat car il existe dans le roman un personnage photographe : Focheux, dit le fâcheux, qui se pose des questions sur l'art et la photographie. François-Louis s'est-il retrouvé dans ce roman ? S'est-il identifié à Focheux ?

Avant de discourir sur ce personnage, **François-Louis Athénas** parle d'un roman passionnant avec plusieurs niveaux de cheminement qui amènent les personnages au dénouement. Premier niveau : une dimension épique ; deuxième niveau : une dimension du mythe ; troisième niveau : le parcours intime des personnages. Et le croisement permanent de ces niveaux crée une ambiance particulière, une structure narrative qui fait que nous sommes perdus non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. Une fois le roman terminé, on a envie de le reprendre, de le relire à la lumière du livre.

Un livre à recommander, donc.

A propos de Focheux, c'est le personnage le plus proche de Babel : il est photographe, sans doute parce que l'auteur est lui-même passionné de photographie. Il suit Babel dans cette épopée qui les amène tous deux à se chasser eux-mêmes. Là réside toute la tension du roman : le chasseur et le chassé ne font qu'un. Les démons qui poursuivent les deux personnages, ce ne sont autres qu'eux-mêmes, leur passé, leur turpitude, et c'est ce qui pousse à leur propre

destruction. Babel est le seul survivant de cette histoire mais un survivant profondément remis en cause.

François-Louis Athénas se reconnaît dans une certaine mesure dans le personnage du photographe. Au-delà de l'image et des apparences, Focheux cherche quelque chose. Ce n'est pas ce que l'on voit, c'est ce que l'on peut comprendre et ressentir derrière l'image. C'est pour cela que François-Louis Athénas aime travailler avec les écrivains dont l'aide lui est précieuse pour creuser au-delà des apparences, et travailler avec Jean-François Samlong est un grand plaisir, comme la lecture de ce roman multiforme. Deux personnages sont proches de lui : le photographe du roman, bien sûr, et Babel, parce que, grâce à ce dernier, il rejoint des préoccupations intimes, notamment sa relation personnelle avec son propre père.

Ce livre l'a donc touché doublement pour des raisons intellectuelles et affectives, et pour les similitudes avec son parcours personnel.

Marie-Jo Lo-Thong, afin de mieux préparer le débat, a interviewé l'éditeur Jean-Noël Schifano qui lui a confié ceci : « Cet ouvrage de Jean-François est très fort. C'est à la fois très réunionnais, et en même temps le roman puise dans les réserves mythologiques universelles, notamment le mythe de l'oiseau-légende de l'Iran, les mythes de la violence originelle, de la malédiction héréditaire, de la rancune, de la bestialité, de la dégénérescence des familles, de la vie, de la mort. Roman tout en dualité et en questionnement sur soi-même. Roman de sorcellerie : Babel boit un filtre et est possédé. Mais aussi roman de l'amour, de la passion, de la jalousie qui fait de Babel une victime de ses démons intérieurs. Roman qui parle des destinées humaines et du sens que l'on donne à sa vie. »

Prise de conscience de Marie-Jo Lo-Thong qui affirme que la littérature réunionnaise a passé un cap. On ne se contente plus de montrer les mythes de la littérature réunionnaise, on les transcende pour viser l'universel avec des références à d'autres livres, notamment *La Divine Comédie* de Dante. Merci à l'auteur pour son travail, et ces compliments sont importants et pour lui et pour le public qui doit prendre également conscience que les livres nous font grandir, nous enrichissent.

Jean-François Samlong intervient pour atténuer la noirceur du roman. Babel, en tant que chasseur, n'est pas si défait qu'on pourrait le croire. Grâce à sa rencontre avec Elise Pajot, qui va l'amener à se raconter (maïeutique de Socrate), la dimension littéraire prend tout son sens à travers cette possibilité de se raconter, d'abandonner le masque et de retrouver son véritable visage. Le Pic de la Sorcière, situé au centre des trois cirques, représente une épreuve que Babel doit surmonter. Epreuve qui consiste justement en l'ascension du pic. Babel doit aller au bout de lui-même, au bout de son histoire, au bout de cette chasse à la papangue géante qu'a voulue Malika, et qu'il a accepté d'organiser par amour pour elle.

Quant à Kalla, la figure de la sorcière n'est pas une image négative non plus. De cette confrontation entre Babel et Kalla va jaillir une sorte de lumière. Babel va être renvoyé à lui-même, à l'homme qu'il a été mais qu'il ne veut plus être quelque part au fond de lui-même, mais comment ne plus être l'homme qu'on a été, c'est difficile, d'où l'épreuve de la purification qui a plu à Jean-Noël Schifano, car elle renvoie à la comédie de Dante.

Marie-Jo Lo-Thong parle de la dualité, c'est vrai. Mais en certains endroits du roman, on n'est plus dans le schéma binaire bien/mal, péché/enfer, justement grâce à la figure de Kalla qui joue un rôle important puisqu'elle offre à Babel la possibilité d'aller jusqu'au bout du procès, le procès de l'histoire car il est l'un des descendants de François Mussard, célèbre chasseur de noirs marrons que les Réunionnais connaissent bien, tout au moins son histoire, et au bout du procès il y a une réconciliation possible. Le roman se termine sur des pages positives, car Babel essaie de se réconcilier avec son père afin de prendre un nouveau chemin, de trouver

une ouverture à cette chasse à l'homme en faisant un travail sur lui.

L'idée du roman vient d'une lecture d'une nouvelle de Yasushi Inoué qui dit ceci : « Le chasseur vise, et tire sur son malheur, ou sa malchance, en tout cas quelque chose de présent en lui et dont il entend se venger. » Il est vrai que Babel, sans même le savoir, à travers ses pérégrinations en Afrique, chasse après chasse, trophée après trophée, a envie au fond de lui-même de passer à quelque chose d'autre, d'être un autre homme que ce qu'il a été d'où un dénouement qui reste positif aux yeux de l'auteur.

D'ailleurs, pour **François-Louis Athénas**, le dénouement est celui du pardon et de la résilience, d'une nouvelle vie. Pour autant, le chemin reste violent et difficile, le parcours de Babel est semé de grandes embûches, de grandes frayeurs, et le sens à garder est celui de la lumière, d'une nouvelle vie, d'une ouverture à un nouvel être que devient Babel, et ces différents niveaux de lecture font la beauté du livre. Il y a une véritable chorégraphie ombre/lumière, épopée/intimité des personnages, et nous sommes en permanence ballotés entre ces deux pôles violence/résilience. Là réside toute l'habileté du roman.

Pour **Marie-Claude Fontaine**, une lumière est possible pour Babel Mussard, mais elle est juste annoncée dans le dernier chapitre, un avenir à imaginer dans le lointain ; pour autant, l'ensemble du livre reste sombre.

Sur le plan individuel, l'initiation de Babel consiste à sonder ses propres abîmes et à trouver un moyen d'en être délivré. Sur le plan collectif, le texte n'a pas totalement résolu la question d'une histoire douloureuse qui n'est pas épuisée, et se manifeste aujourd'hui par un certain nombre de violences dans notre société. C'est une amorce à avoir pour l'avenir peut-être.

Dans le texte, Babel ose affronter Kalla ; il ose même envisager de décapiter la légende. Entreprise totalement folle qui est dans la logique de l'histoire coloniale, à savoir débouter Kalla, la représentante de l'esclavage, et cette entreprise folle a été sanctionnée dans le texte par la défaite de Babel. Oser s'en prendre à la légende, oser croire qu'on est un esprit fort capable de passer au-delà des superstitions alors que nous vivons dans une île de croyances et de superstitions, c'est un pari audacieux, rendu possible par le fait qu'il s'appelle Babel. Pourquoi Babel ? Parce que les hommes ont osé défier Dieu en construisant la tour de Babel. Et Babel, à son tour, ose défier cette créature de la croyance populaire.

C'est un sacrilège, car Kalla est une production de la nuit des temps, une production de notre histoire et de l'histoire de l'esclavage. Et la chasser aujourd'hui, vouloir la tuer aujourd'hui, c'est impardonnable. Comme si on voulait tuer l'histoire une deuxième fois, cette histoire marronne qui est l'histoire des esclaves et de la croyance populaire. Voici une ouverture possible dans la lecture et l'interprétation du texte.

Point de vue de **Philippe Vallée** : livre passionnant, fort, ambitieux. Question sur la genèse du texte : l'auteur est-il chasseur ? Car les scènes de chasse sont étonnantes de véracité, ainsi que la profondeur des sentiments qui animent un chasseur.

Jean-François Samlong répond qu'il n'est pas chasseur. Il y a dans la chasse une violence extrême. Violence par rapport au chasseur lui-même et par rapport à la proie. En tant qu'écrivain, il s'intéresse beaucoup à la violence dans l'île, depuis le début du peuplement jusqu'à ce jour. Violence intrinsèque de l'homme qu'il faut pouvoir dépasser. Et mettre en scène un chasseur, c'est pouvoir aborder toutes les symboliques de la chasse. Chasser c'est tuer, c'est prendre le risque d'être tué, et c'est ce qui se passe dans le roman. Chasser, qu'on le veuille ou pas, qu'on en soit conscient ou pas, c'est mettre son âme en péril. Cette prise de conscience aura lieu dans l'esprit même de Babel, car toute épreuve comporte des chemins douloureux, extrêmement douloureux, sinon l'homme continuera à être ce qu'il est, dans un

lieu tiède entre le bien et le mal, sans vouloir choisir un véritable itinéraire, or l'homme doit choisir un itinéraire.

Le parcours initiatique de Babel est un cheminement : le périple de Salazie à l'intérieur des cirques, mais aussi un cheminement à l'intérieur de lui-même, d'autres sentiers qu'il suivra jusqu'à la confrontation brutale, violente et même maléfique avec Kalla.

Mais ce choc est nécessaire.

Choc nécessaire pour nous, dans le confort de notre vie quotidienne, car se laisser aller à une "douce vie", ce n'est pas évoluer. Or dans la société réunionnaise comme en Europe, il nous faut des chocs violents, comme la photo du bébé syrien mort sur la plage, pour qu'il y ait des vagues d'émotions dans un premier temps, qu'il faut ensuite dépasser pour agir, pour passer à l'acte sans s'arrêter à l'émotion.

Si Babel Mussard s'était arrêté à l'émotion, à la jalousie vis-à-vis de Malika et de Ricky (autre personnage violent du roman), il n'aurait pas été jusqu'au bout de sa quête initiatique. Ce qui fait la force de Babel Mussard c'est qu'à aucun moment il ne baisse les bras, quelle que soit l'issue de la chasse. Il est décidé à aller jusqu'au bout, au départ par amour pour Malika, puis par amour de la chasse, puis par amour de lui-même ou de l'homme qu'il voudrait être plus tard. Babel est un homme qui va de l'avant, qui marche, qui prend des risques. Il a choisi son parcours et une fois le choix fait, il n'est pas question de revenir en arrière. Le Pic de la Sorcière est le lieu de la métamorphose intérieure, le lieu où on change, où on a la possibilité de changer, et il est impossible à Babel de revenir sur ses pas sans ce changement radical.

A travers l'histoire de Babel, il y a l'histoire de l'île, d'une société qui doit changer, bouger, aller de l'avant.

L'auteur et le public ne doivent pas attendre qu'il y ait des chocs brutaux pour un changement de la société. Cela vaut également pour les écrivains qui sont présents dans la salle par solidarité. Il faut aller jusqu'au bout de l'écriture. C'est un long cheminement (terminer un roman, réécrire, trouver un éditeur), mais le plus important est d'être en chemin, d'être dans son texte chaque jour et d'écrire.

Pour la société réunionnaise, tant de choses restent encore à faire pour la faire évoluer. Les politiques, les artistes ont une parole à délivrer, et en 2015 cette parole est le changement. C'est l'un des messages présents dans *Hallali pour un chasseur*.

Question de **François-Louis Athénas** : deux personnages sont proches l'un de l'autre : Babel et le photographe Focheux. Le photographe est-il un chasseur d'images ? Procède-t-il de la même démarche profonde ?

Jean-François Samlong répond que le photographe est, au début du roman, le faire-valoir de Babel. Il est là pour photographier les scènes de chasse à publier dans les magazines, puis une évolution se fait au fil de l'intrigue et des événements : le photographe fait ce rêve, celui de faire la photo du siècle, son trophée. Une quête au péril de sa vie, car obnubilé par la photo qu'il doit réussir, il méprise le danger. Focheux a une fin tragique même s'il réussit à photographier la papangue géante. Pour que le rêve touche la réalité, il faut prendre des risques inimaginables, risquer son âme et sa vie, et lui aussi va jusqu'au bout de son rêve, comme tous les personnages du roman, d'ailleurs.

Les personnages féminins n'ont pas été évoqués alors qu'ils sont d'importance.

Le choix des prénoms ne sont pas dus au hasard ; ils sont raisonnés et judicieux. Ainsi, dans le prénom de Malika, on lit Kalla à l'envers. Babel aime les femmes, toutes les femmes dans une même femme par le jeu des lettres et des voyelles. Hannah, l'infirmière qui apparaît à la fin du roman a un prénom qui peut se lire de gauche à droite et de droite à gauche. A travers cette rencontre avec Hannah, Babel est arrivé vers la fin de l'histoire qui n'en est pas une en soi et qui le renvoie au commencement. C'est l'une des interprétations possibles de la lecture du

prénom d'Hannah.

Quant à la genèse du roman : Jean-François Samlong dit que ses romans ne sont pas publiés dans l'ordre où ils ont été écrits.

Hallali pour un chasseur a été écrit avant *En eaux troubles*. Il y a une histoire qui suit chaque livre et est propre à chaque manuscrit qui est repris et retravaillé quand l'auteur se sent prêt.

L'auteur a plus de plaisir à réécrire qu'à écrire ; en effet, mettre en place le gros œuvre, c'est l'affaire de trois à six mois de travail, mais le gros œuvre n'est pas un livre, ni un roman fini. Il ne faut surtout pas le proposer à un éditeur.

Le gros œuvre, comme Babel Mussard, doit passer par des épreuves, par ce cheminement douloureux qu'est la réécriture, à savoir corriger les défauts du premier manuscrit (syntaxe, grammaire, cadre spatio-temporel), prendre des risques sur le plan grammatical, au niveau de l'écriture, se remettre en cause, proposer quelque chose de différent à chaque fois.

L'écriture doit évoluer et surprendre le lecteur d'un ouvrage à l'autre.

La réécriture est le lieu où l'écrivain reprend possession de son texte, de son manuscrit, pour qu'une symbiose ait lieu entre lui et le texte. C'est un texte en devenir, et souvent tel ou tel personnage emmènera l'écrivain vers d'autres voies, vers d'autres possibilités d'écriture. Le plaisir de l'écriture arrive quand l'écrivain ne porte plus le personnage, mais quand c'est le personnage qui indique à l'écrivain la voie à suivre. L'écrivain a projeté dans le personnage ses propres fantasmes et désirs – que ce personnage soit masculin, féminin ou même un animal. C'est le cas du chien-nègre. Dans *Hallali pour un chasseur*, il est un adjuvant de Babel, c'est dire que Babel n'aurait pas pu aller au bout de sa quête sans lui. Il faut entrer dans la peau du chien qui réfléchit, parle, essaye de faire passer des messages ; ce chien nègre étant lui-même un descendant des chiens chasseurs d'esclaves de François Mussard, il a un certain pouvoir sur les chasseurs. En un mot, la symbiose entre l'écrivain et les personnages est cruciale pour que les personnages prennent possession de l'écrivain et lui indiquent la voie à suivre.

Marc Nouschi, directeur de la DAC- oI, remercie le public venu nombreux en ce jour de soldes ; un public qui préfère les nourritures spirituelles aux nourritures matérielles. Plébiscite pour l'auteur et pour la littérature. L'expérience sera renouvelée : il y a un créneau à occuper afin de renouer avec la tradition des maisons de littérature et des cafés littéraires. La création est mystérieuse, et merci à l'auteur de nous avoir fait rentrer dans son univers et de nous avoir fait prendre conscience du travail acharné à fournir.

Présence de l'auteur au jury de l'Atelier des Ailleurs : résidence en longue durée d'un ou plusieurs artistes dans les T.A.A.F, opération initiée par la DAC-oI. Deux artistes ont été choisis : Estelle Nollet, écrivain (quatre ouvrages publiés chez Albin Michel) et Gauthier, compositeur qui travaille avec le conservatoire à rayonnement régional, et qui composera une musique en lien avec ses impressions sur place.

Par ailleurs, un nouvel atelier d'écriture sera organisé et cofinancé par la DAC-oI et le Conseil régional, partenaire fidèle en la matière. Démarrage début décembre, preuve que nous sommes des marathoniens plus que des coureurs de 100 mètres.

Merci à tous.